

bèrent dans les mains du vainqueur. Il y eut d'ailleurs plus de morts que de prisonniers, les Romains ne comprenant pas d'abord qu'en relevant leurs *sarisses*, les Macédoniens faisaient voir qu'ils se rendaient. Du côté des Romains les pertes n'étaient pas très-grandes. Philippe s'enfuit à *Larisse*, où il brûla toutes ses archives, afin de ne compromettre personne; puis, évacuant la Thessalie, il rentra en Macédoine. Au même moment, et comme si ce n'était point assez de ce désastre, les Macédoniens avaient encore le dessous dans d'autres contrées occupées par eux. En Carie, les Rhodiens battirent les troupes de l'ennemi, et les forcèrent à s'enfermer dans *Stratonicee*. A Corinthe, la garnison fut refoulée avec perte par *Nicostrate* et ses Achéens; et en Acarnanie, *Leucate*, après une héroïque résistance, fut emportée d'assaut. Philippe était partout et complètement vaincu. Ses derniers alliés, les Acarnaniens, se rendirent à la Ligue en recevant la nouvelle de la journée malheureuse des Cynoscéphales.

Préliminaires
de paix.

Les Romains pouvaient dicter la paix. Ils usèrent de leur force sans en abuser. Ils pouvaient anéantir l'ancien royaume d'Alexandre; les Étoliens le demandaient dans les conférences. Mais à faire cela, n'eût-on pas détruit la muraille qui protégeait la civilisation grecque contre les Thraces et les Gaulois? Déjà, pendant la guerre qui venait de finir, la florissante *Lysimachie*, de la Chersonèse de Thrace, avait été dévastée et rasée par les premiers; il y avait là un sévère avertissement. Flaminius, dont les regards pénétraient jusqu'au fond des tristes discordes des États grecs, ne pouvait donner les mains à ce que les Romains se fissent les exécuteurs des hautes œuvres des rancunes étoliennes. En même temps que ses sympathies d'Helléniste le portaient vers l'intelligent et quelquefois chevaleresque roi de Macédoine, il se sentait blessé dans son orgueil de Romain par la forfanterie de

ces Étoliens qui se proclamaient les « vainqueurs des Cynoscéphales. » Il leur répondit que les Romains n'avaient point coutume d'anéantir l'ennemi vaincu, et qu'après tout il les laissait maîtres d'agir pour leur compte et d'en finir avec la Macédoine, s'ils en avaient la force. Il usa d'ailleurs d'égards envers le roi. Philippe ayant témoigné qu'il était prêt à souscrire aux conditions naguère repoussées, il lui accorda une trêve contre paiement d'une somme d'argent et la remise d'otages, de Démétrius son fils, entre autres. Cette trêve vint à point; et Philippe en profita aussitôt pour chasser les Dardaniens du royaume.

La conclusion définitive de la paix et la réglementation des affaires de Grèce furent renvoyées par le Sénat à dix commissaires, dont Flaminius était l'âme et la tête. Philippe obtint des conditions pareilles à celles que subissait Carthage. Il se vit enlever toutes ses possessions du dehors, en Asie-Mineure, en Thrace, en Grèce et dans les îles de la mer Égée. Il conservait la Macédoine tout entière, sauf quelques cantons sans importance, et la région de l'*Orestide* déclarée indépendante, dernière concession qui lui fut par-dessus tout pénible. Mais était-il permis aux Romains, le sachant ardent et irascible, de lui restituer, avec le pouvoir absolu, des sujets qui, dès le début, avaient fait défection? La Macédoine s'interdisait en outre de conclure, à l'insu de Rome, une alliance extérieure, ou de mettre garnison au delà de la frontière; de faire la guerre hors de chez elle contre un autre État civilisé, et nommément contre un allié de la République; enfin d'avoir plus de cinq mille hommes sous les armes. Point d'éléphants; pour toute flotte, cinq vaisseaux pontés, le reste devant être remis aux Romains: ainsi le voulaient encore les clauses du traité. Philippe entra dans la Symmachie romaine, obligé qu'il était d'envoyer son contingent à la première de-

Paix
avec la Macédoine.

mande : à peu de temps de là, en effet, l'on vit les soldats de la Macédoine combattre à côté des légions. En outre, il fut payé à la République une contribution de 4,000 talents (1,700,000 *Thal.*, ou 6,375,000 fr.).

— La Macédoine abaissée, réduite à l'impuissance politique, et n'ayant plus que tout juste assez de force pour servir de barrière contre les barbares, restait à régler le sort des possessions abandonnées par Philippe. A ce moment même, les Romains apprenaient, à leurs dépens, dans les guerres d'Espagne, que rien n'est moins sûr que le profit des conquêtes transmaritimes. Ils n'avaient pas fait la guerre à Philippe pour conquérir un nouvel accroissement de territoire. Ne se réservant point de part dans le butin, ils imposèrent la modération à leurs alliés, et se résolurent à proclamer l'indépendance de tous les peuples grecs sur lesquels Philippe avait régné. Flamininus reçut la mission de faire lire le décret d'affranchissement en présence des Hellènes assemblés à l'occasion des *jeux Isthmiques* (558). Des hommes sérieux se seraient demandé peut-être si la liberté est un bien qui se donne; si la liberté signifie quelque chose, sans l'unité et l'union de la nation. Il n'importe. L'allégresse fut grande et sincère, comme était sincère aussi l'intention qui avait dicté le sénatus-consulte ¹.

Scodra.

Il y eut pourtant une exception à ces mesures générales. Les contrées illyriennes, à l'est d'Épidamne, furent abandonnées à *Pleuratos*, dynaste de Scodra, dont le royaume, humilié un siècle avant par ces mêmes Romains, qui y pourchassaient alors les pirates de l'Adriatique (p. 97), redevint l'un des plus considérables parmi les petits États de la contrée. Dans la Thessalie occidentale,

¹ Il existe encore une *statère* d'or portant la tête de Flamininus et l'inscription « *T. Quincti (us)* ». Elle a été frappée sans nul doute au cours de l'administration du *libérateur de la Grèce*. L'emploi de la langue latine était ici une fine et caractéristique flatterie.

on laissa à *Amyndre* quelques minces localités : enfin Athènes, en réparation de ses nombreuses infortunes, en récompense de ses adresses courtoises et de ses actions de grâces innombrables, reçut les îles de *Paros*, de *Scyros* et d'*Imbros*. Il va de soi que les Rhodiens gardèrent leurs possessions de Carie, et qu'Égine resta aux Pergaméniens. Les autres alliés n'eurent d'autre récompense que l'accroissement indirect résultant de l'accession des villes déclarées libres à leurs diverses confédérations. Les Achéens furent les mieux pourvus, quoiqu'ils n'eussent pris que les derniers les armes contre Philippe. Ils méritaient cet honneur, car entre tous les Grecs, ils constituaient l'État le mieux ordonné et le plus digne d'estime. Leur ligue s'agrandit de toutes les possessions de Philippe dans le Péloponèse et dans l'isthme, et surtout de l'adjonction de Corinthe. Quant aux Étoliens, on agit avec eux sans beaucoup de façons : ils eurent la permission d'annexer à leur Symmachie les villes de la Phocide et de la Locride : ils demandaient encore l'Acarnanie et la Thessalie ; mais leurs efforts aboutirent ou à un refus positif, ou à un renvoi à d'autres temps. Les villes thessaliennes se répartirent dans quatre petites fédérations indépendantes. La ligue des villes rhodiennes bénéficia de l'affranchissement de *Thasos* et de *Lemnos*, et des cités de la Thrace et de l'Asie-Mineure.

L'organisation intérieure de la Grèce se compliquait des difficultés inhérentes à chaque peuple, et aussi de celles surgissant d'État à État. L'affaire la plus pressante à régler était la querelle des Achéens et des Spartiates. Entre eux la guerre sévissait depuis 550, et il était nécessaire que Rome s'entremît. En vain Flamininus essaya d'amener Nabis à des concessions, à restituer, par exemple, aux Achéens la ville fédérale d'Argos, que Philippe lui avait livrée. Le petit chef de brigands résista à toutes les instances. Il comptait sur la colère non dé-

Agrandissement
de la
ligue Achéenne.
— Les Étoliens.

Guerre
contre Nabis.

204 av. J.-C.

La Grèce libre.

196 av. J.-C.

BIBLIOTHECA CENTRALIS

guisée des Étoliens contre Rome, sur une descente d'Antiochus en Europe : bref, il refusa net. Il fallut que Flamininus, dans une grande assemblée de tous les Grecs convoqués à Corinthe, déclarât la guerre à l'entêté, et entrât, appuyé par sa flotte, dans le Péloponnèse, à la tête des Romains et des alliés auxquels s'étaient joints et le contingent envoyé par Philippe, et une division d'émigrés laconiens sous la conduite d'*Agésipolis*, le roi légitime de Sparte (559).

195 av. J.-C.

Afin de l'écraser du premier coup sous les masses armées contre lui, cinquante mille hommes furent mis en campagne. Négligeant les places moins importantes, Flamininus alla droit investir sa capitale, mais sans le succès décisif qu'il cherchait tout d'abord. Nabis avait aussi une armée assez considérable (quinze mille hommes au moins, dont cinq mille mercenaires). Il avait inauguré chez lui le régime de la terreur, mettant à mort tous les officiers, tous les habitants suspects. Obligé de céder devant la flotte et l'armée romaines, il avait accepté déjà les conditions, d'ailleurs favorables, que lui offrait Flamininus : mais « le peuple, » ou mieux les bandits appelés par lui dans Sparte ne voulurent pas de la paix. Ils craignaient, non sans raison, d'avoir à rendre gorge après la victoire des Romains. Trompés par les mensonges obligés du traité de paix, par le faux bruit de l'arrivée des Étoliens et des Asiatiques, ils en appelèrent encore aux armes ; et la bataille s'engagea sous les murs mêmes de Sparte. Bientôt l'assaut fut donné ; et les Romains enlevèrent la place. Mais tout à coup, voilà que l'incendie se déclarant dans toutes les rues, les força à reculer !... Enfin, la résistance cessa.

Arrangements
à Sparte.

On laissa à Sparte son indépendance. Elle ne fut contrainte ni à recevoir les émigrés, ni à entrer dans la ligue d'Achaïe. La constitution monarchique de l'État

fut respectée, et Nabis lui-même maintenu. Mais il lui fallut remettre toutes ses possessions du dehors, Argos, Messine, les villes crétoises et toute la côte ; s'engager à ne plus contracter d'alliances hors de la Grèce ; à ne plus faire la guerre ; à n'avoir plus de flotte (on lui laissa deux canots non pontés) ; à restituer enfin toutes ses prises, puis à donner aux Romains des otages et à leur payer contribution. Les émigrés reçurent les villes de la côte de Laconie, et prenant le nom « Laconiens libres » par opposition aux Spartiates régis en monarchie, ils allèrent prendre place dans la confédération d'Achaïe. Leurs biens ne leur furent point rendus : les terres à eux assignées leur tinrent lieu d'indemnité. Seulement, on stipula que leurs femmes et leurs enfants, jusque-là retenus dans Sparte, auraient la faculté de les aller rejoindre. A tous ces arrangements, les Achéens gagnaient Argos et les Laconiens libres. Ils trouvèrent cependant que ce n'était point assez, et auraient voulu encore l'expulsion de l'odieux et redoutable Nabis, la réintégration pure et simple des émigrés, et l'incorporation de tout le Péloponnèse à la ligue. Mais tout homme impartial reconnaîtra qu'au milieu de tant de difficultés, que dans ce conflit des prétentions les plus exagérées et les plus injustes, Flamininus avait agi en homme juste et modéré, autant qu'il était possible de le faire. Alors qu'il y avait entre Spartiates et Achéens une haine ancienne et profonde, forcer Sparte à entrer dans la confédération, c'était l'assujettir à ses ennemis : l'équité et la prudence s'y opposaient également. Le rappel des émigrés, la restauration d'un régime depuis vingt ans aboli, n'eussent fait que remplacer une « terreur » par une autre : le moyen terme adopté par Flamininus, par cela même qu'il ne donnait satisfaction à aucun des deux partis extrêmes, était aussi le meilleur. Enfin, on pourvoyait à l'essentiel

en mettant fin aux brigandages des Spartiates sur terre et sur mer. Que si le gouvernement actuel tournait mal, il n'était plus incommode qu'aux siens, après tout. Et puis, n'est-il pas possible que Flaminius, qui connaissait bien Nabis, et savait mieux que personne combien son renversement eût été chose désirable, se soit néanmoins abstenu de le détruire, pressé qu'il était d'en finir au plus vite avec les affaires de Grèce, et craignant d'aller compromettre la gloire et l'influence des succès acquis dans les complications à perte de vue d'une révolution nouvelle? N'était-il pas de l'intérêt de Rome de maintenir dans l'État spartiate un contre-poids considérable à la prépondérance de l'Achaïe dans le Péloponnèse? Quoique, à dire le vrai, de ces considérations, la première n'aurait eu trait qu'à un détail tout accessoire; et pour ce qui est de Rome, je ne suppose pas qu'elle descendit alors jusqu'à craindre les Achéens.

Organisation
définitive
de la Grèce.

Extérieurement, à tout le moins, la paix était constituée entre les petits États de la Grèce. Mais l'arbitrage de Rome s'étendit aussi aux affaires intérieures des cités. Même après l'expulsion de Philippe, les Bœotiens continuèrent de faire parade de leurs sentiments macédoniens. Flaminius, à leur demande, avait autorisé ceux de leurs compatriotes jadis attachés au service du roi à rentrer dans leur patrie. Mais eux aussitôt, d'élire pour président de leur confédération *Brachyllas*, le plus entêté des fauteurs de la Macédoine, et d'indisposer le général romain de cent façons. Il se montra d'abord patient outre mesure : les Bœotiens de la faction romaine, effrayés du sort qui les attendait, une fois Flaminius parti, complotèrent la mort de *Brachyllas*. Flaminius, dont ils crurent devoir prendre d'abord l'attache, ne leur répondit ni oui ni non. *Brachyllas* fut assassiné. Alors le peuple, non content de

poursuivre les assassins, guetta au passage les soldats romains qui traversaient la campagne : plus de 500 périrent. Pour le coup, il fallait agir : Flaminius les condamna à payer un talent par chaque tête de victime. Comme ils ne s'exécutaient point, il ramassa en hâte les troupes qu'il avait sous la main, et mit le siège devant *Coronée* (558). Les Bœotiens se font de nouveau suppliants; et les Achéens et les Athéniens intercédant pour les coupables, le Romain leur pardonne moyennant une amende des plus modérées. Le parti macédonien n'en resta pas moins dans cette petite contrée à la tête des affaires, et les Romains, avec la longanimité des forts, les laissèrent impunément s'agiter dans leur opposition puérile. — Dans le reste de la Grèce, Flaminius apporte la même modération et la même douceur dans le règlement des affaires intérieures. Il lui suffit notamment, au sein des cités qu'il a proclamées libres, de faire arriver au pouvoir les notables et les riches qui appartiennent à la faction anti-macédonienne. Il intéresse les communautés au succès de la prépondérance romaine, en attribuant au domaine public dans chaque cité tout ce que la guerre y avait donné à Rome. Enfin, au printemps de 560, sa tâche était achevée. Il réunit à Corinthe, pour la dernière fois, les députés de toutes les villes de la Grèce, les exhorte à user modérément et sagement de la liberté qui leur a été rendue, et réclame, pour unique récompense des bienfaits de Rome, la remise, dans les trente jours, des captifs italiens vendus en Grèce durant les guerres d'Hannibal. Puis il évacue les dernières places qui ont encore garnison romaine, *Démétriade*, *Chalcis* avec les moindres forts qui en dépendaient dans l'île d'Eubée, et l'*Acrocorinthe*; et donnant par les faits un démenti aux Étoliens, selon lesquels les Romains s'étaient substitués à Philippe comme géoliers de la Grèce, il se

476 av. J. C.

194 av. J.-C.

rembarque avec toutes les troupes italiennes et les prisonniers restitués, et rentre enfin dans sa patrie.

Résultat.

A moins de mauvaise foi coupable, ou de sentimentalité ridicule, il convient de le reconnaître, les Romains, en proclamant la liberté des Grecs, y allaient de franc jeu. Mais quoi ! De leur plan grandiose il n'est sorti qu'un édifice pitoyable ! La faute n'en est point à eux. Elle est toute dans l'irremédiable dissolution morale et politique de la nation hellène. Certes, ce n'était pas peu de chose que cet appel à la liberté parti d'une bouche puissante, que le bras de Rome planant sur cette terre où elle cherchait sa patrie d'origine, et le sanctuaire de son plus haut idéal ! Ce n'était pas peu de chose que d'avoir délivré toutes les cités grecques du tribut étranger, que de les avoir rendues à l'indépendance absolue de leur gouvernement national ! Il faut plaindre ceux qui n'ont vu là qu'un étroit calcul de la politique. Oui, les calculs de la politique rendaient possible pour Rome l'affranchissement de la Grèce : mais pour aller du possible à la réalité, il fallut chez les Romains, et avant tout chez Flamininus, l'impulsion irrésistible d'une ardente sympathie pour le monde hellénique. Qu'on leur reproche à tous, si l'on veut, et à Flamininus le premier, lui qui, dans cette circonstance, ne voulut pas tenir compte des justes inquiétudes du Sénat, de s'être laissés aveugler par l'éclat magique de ce nom de la Grèce ! Ils s'abusèrent sur sa décadence sociale et politique ; ils eurent tort, peut-être, de donner tout à coup libre champ à ces républiques, incapables de concilier et de dominer tous les éléments antipathiques qui s'agitaient dans leur sein, incapables de conquérir le calme et la paix ! Dans l'état des choses, la nécessité voulait plutôt qu'il fût mis fin une bonne fois à cette liberté misérable et dégradante ; et que la domination durable de la République amenée par les événements

jusque sur le sol de la Grèce s'imposât à elle aussitôt. Avec tous les tempéraments d'une humanité affectée, la politique de sentiment faisait bien plus de mal aux Hellènes que la pire des occupations territoriales. Voyez l'exemple de la Bœotie ! Là Rome dut, sinon provoquer, du moins tolérer l'assassinat ; et pourquoi ? Parce qu'il était décidé que les légions se rembarqueraient quand même, et qu'il n'était dès lors pas possible d'interdire à la faction romaine de se défendre par les armes usitées dans le pays.

Rome paya cher bientôt les demi-mesures de sa politique. Sans cette erreur généreuse de l'affranchissement de la Grèce, elle n'eût point eu sur les bras dès le lendemain la guerre contre Antiochus : de même, cette guerre eût été sans dangers, sans la faute militaire également commise du retrait des garnisons romaines de toutes les principales forteresses qui commandaient la frontière d'Europe sur ce point. Aspirations déréglées vers la liberté ou générosité maladroite, peu importe ! Derrière toute faute, l'histoire nous montre l'infailible Némésis !